LA RETRADUCTION COMME ENRICHISSEMENT

Alina PELEA[1]

Translation, especially retranslation, is an extravagant activity, a species of folly. Wasteful, futile, and yet glorious.
Geoffrey Wall[2]

Abstract : The objective of this paper is to underline the usefulness and richness of retranslation as a way to better grasp the meaning(s) and beauty of the original text. Thus, we view retranslation as more than just a way of updating a text, of correcting the flaws of previous translations or of responding to varying demands. Based on the eight French versions of the Romanian fairy tale "Tinerețe fără bătrânețe şi viață fără de moarte" by Petre Ispirescu, we argue that the sum of all translated versions of a text can be seen as a whole and can offer the foreign public a more fulfilling reading experience. For those who also have access to the source text, retranslations are one way in which they can discover meanings and nuances they had not thought of when reading the original.

Keywords: retranslation, realistic approach to translation, fairy tale, Petre Ispirescu

Préliminaires

Il y a certainement un besoin de retraduction qui va au-delà des contraintes du renouveau linguistique, de l'édition ou de la correction des éventuelles erreurs. Il n'est pas rare qu'un traducteur se dise, en lisant la traduction d'un autre : « il faut qu'il y ait une meilleure solution que ça », « je voudrais le dire différemment », « ce n'est pas ainsi que je perçois l'original ». Quand elle est suscitée par un tel élan de faire sinon mieux, du moins autrement, la retraduction peut être pour le traductologue l'endroit privilégié pour mieux cerner la spécificité de la voix d'un traducteur. Par un effet de cumulation et de chassé-croisé – car elle implique au moins deux avis sur un même texte –, la retraduction est aussi une chance pour le lecteur : elle promet une perspective potentiellement capable d'atténuer la perte inhérente à tout passage vers une autre langue. En théorie, autant de versions d'un

[1] Université Babeş-Bolyai, Roumanie, alina_pelea@yahoo.com.
[2] « Flaubert's Voice: Retranslating *Madame Bovary* », in *Palimpsestes*, n° 15, 2004, p. 93.

BDD-A5166 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:47 UTC)

original – autant de regards traductifs envisageant le texte source sous des angles différents. Donc la retraduction peut être – la réalité des faits nous empêche, hélas, de généraliser et de dire « est » – synonyme d'enrichissement pour le public cible.

C'est cette réflexion que nous voulons développer ici en prenant comme point d'appui la théorisation réaliste de Michel Ballard[1], selon lequel : « [l]e réalisme vers lequel nous a orienté la traductologie intègre l'existence de matériaux différents auxquels la subjectivité du traducteur achève de conférer des traits spécifiques. Les textes sont en relation d'équivalence tout en ayant des textures particulières, leur perception suppose un travail de comparaison des textes. » [2] En outre, nous essaierons d'offrir encore une confirmation de cette idée que nous partageons entièrement : « L'intégration de la retraduction dans la théorisation de la traduction est une donnée essentielle d'une approche réaliste : elle fait apparaître sur l'axe temporel les notions de variantes de subjectivité ; ces notions sont capitales pour une description de la traduction […]. »[3]

« Tinerețe fără bătrânețe şi viață fără de moarte » : aperçu de ses retraductions françaises

Nous illustrerons nos propos à l'aide des huit versions françaises de « Tinerețe fără bătrânețe şi viață fără de moarte » [Jeunesse sans vieillesse et vie sans mort] par Petre Ispirescu, le conte roumain le plus souvent traduit en français. La diversité des approches traductives et des contextes éditoriaux, l'intérêt que ce texte a pu susciter à des époques très différentes aussi bien que la parution de versions très proches temporellement font que ce conte soit un excellent objet d'étude tant sur le plan synchronique que diachronique. Afin de ne pas limiter la portée de notre analyse et de donner une image aussi complète que possible de la « tradusphère »[4] de ce conte, notre corpus comprend non seulement

[1] « La théorisation traductologique que je propose est fondée sur l'observation de la réalité de la traduction, c'est-à-dire les travaux des traducteurs. » Michel Ballard, « La traductologie comme révélateur », in BALLARD, Michel, (éd.), *Traductologie et enseignement à l'Université*, Arras, Artois Presses Université, coll. « Traductologie », 2009, pp. 91-92.

[2] Michel Ballard, « Textures », in *Atelier de traduction*, n° 10, 2008, pp. 203-204.

[3] Ibidem, p. 219.

[4] Nous empruntons le terme à Raluca Vida, qui le définit comme englobant « l'espace traductif et le continuum espace-temps retraductif ». *La Retraduction : entre fidélité et innovation*, thèse dirigée par Rodica Pop et Michel Ballard, Université Babeş-Bolyai et Université d'Artois, Cluj-Napoca, Arras, 2008, p. 72. De même, cette auteure indique : « La mise en place de la « tradusphère », dont l'organisation structurelle, déployée à la

BDD-A5166 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:47 UTC)

les versions présentées comme étant des traductions (gage, aux yeux du public, d'une certaine fidélité), mais aussi les adaptations déclarées. Nous utiliserons donc le terme « retraduction » dans un sens large, de « nouvelle version ». Nous n'avons pas estimé nécessaire de détailler la distinction entre traduction et adaptation, mais cette distinction apparaîtra toutefois de manière implicite à différents points de notre argumentation et sera évidente dans les exemples retenus.

Le grand intérêt éveillé par le conte « Tinerețe fără bătrânețe şi viață fără moarte » s'explique aisément par son originalité. Si, pour la plupart des contes roumains, il est possible de trouver des « équivalents » plus ou moins répandus dans d'autres littératures européennes, y compris dans la littérature française[1], ce conte-ci, qu'Ispirescu déclare avoir entendu de son père quelque trente ans avant qu'il ne le mette sur papier, paraît être unique. Différents éléments de l'histoire se retrouvent ici ou là à travers le continent, mais jamais dans l'enchaînement proposé par cet auteur.[2] Ces faits ajoutent, certes, des questions au débat sur la contribution personnelle d'Ispirescu aux contes qu'il a publiés. Cela explique aussi l'avis selon lequel c'est le plus beau, le plus authentique, le plus célèbre[3] conte roumain et le fait qu'il a été si souvent traduit en français.

En bref, c'est l'histoire d'un prince qui cherche la jeunesse et la vie éternelles, il les trouve, sans pourtant échapper au destin des mortels : sa faiblesse humaine – le « dor » – l'emporte sur toute promesse de bonheur absolu et perpétuel. La mort s'avère implacable même dans ce cadre du merveilleux. C'est, sinon le seul conte qui finit mal, « le seul qui exprime, non pas de manière indirecte comme tout conte, mais directement la plénitude, la mesure et la vérité de ce qui peut s'appeler : être. Il est vraiment 'menteur celui qui n'y croit pas', selon l'incipit du conte. »[4] Vérité à valeur universelle, sans doute, mais

---

fois horizontalement (à travers des « tranches temporelles » représentées par une production plus ou moins grande de (re)traductions) et verticalement (suivant l'axe chronologique intrinsèque à toute manifestation retraductive) permettra au phénomène retraductif, mais aussi à la traduction, à la théorie, voire à l'histoire de la (re)traduction, de s'y insérer dans un tout harmonieux et fonctionnellement viable. » Ibidem, p. 8.

[1] Voir notamment Lazăr Şăineanu, *Basmele române în comparațiune cu legendele antice clasice şi în legătură cu basmele popoarelor învecinate şi ale tuturor popoarelor romanice*, Bucureşti, Editura Minerva, 1978 [1895].

[2] Lazăr Şăineanu, *Basmele române*, *op. cit.*, p. 247.

[3] Ilinca Barthouil-Ionescu, « Éléments pour une stylistique de la traduction », in *Analele ştiințifice ale Universității « Al. I. Cuza »*, secțiunea III, tomul XXVI, 1980, p. 6.

[4] « [S]ingurul care exprimă, nu indirect ca orice basm, ci direct, plinătatea, măsura şi

BDD-A5166 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:47 UTC)

présentée dans un texte profondément roumain. Or, c'est cette spécificité qu'une traduction se doit de faire ressortir, sous peine de n'être qu'un enchaînement de faits somme toute banals. D'où la présence de l'Étranger comme élément central de notre analyse (voir *infra*).

Pour commencer il convient de faire un tour d'horizon des versions françaises proposées en soulignant la variété des contextes éditoriaux, les profils très différents des traducteurs (en particulier leurs rapports avec les deux langues en présence) et le grand écart temporel entre la première version et la dernière, en d'autres mots, les prémisses d'une multitude d'approches.

C'est le journaliste et écrivain suisse William Ritter qui se charge de présenter le premier ce texte au public français, en 1895.[1] Sa version est bientôt reprise (1897) par un éditeur néerlandais (pour des raisons qui nous échappent, malheureusement, mais qu'il serait très intéressant de connaître) qui la fait paraître avec de nouvelles illustrations, dont la touche orientalisante est soulignée avec insistance par le préfacier et n'est sans doute pas sans influence sur le lecteur de la traduction.[2]

En 1927, paraît en France un recueil de « contes transposés en français ». [3] Le traducteur, Nicolae Iorga, est cette fois-ci historien, homme politique, mais aussi personnalité culturelle et principal promoteur de l'École roumaine de Paris. Dans sa préface, il déclare avoir entendu les contes du volume de la bouche d'une « jeune fille roumaine », une certaine demoiselle Jeanne Obreja, il est donc impossible de rétablir les originaux[4]. La seule exception est le texte « Les voyages du prince charmant », à la fin duquel Iorga indique que

---

adevărul a ceea ce se poate numi : ființă. Este cu adevărat 'mincinos cine nu crede', așa cum începe basmul. » Constatin Noica, *Sentimentul românesc al ființei*, București, Humanitas, 1996, p. 104.

[1] Petre Ispirescu, *La Jeunesse inaltérable et la vie éternelle. Légende roumaine*, traduction par William Ritter, illustrations de l'imagier André des Gachons, Bibliothèque du livre des légendes, Paris.

[2] Petre Ispirescu, *La Jeunesse inaltérable et la vie éternelle. Conte populaire traduit littéralement du roumain*, traduction par William Ritter, préface par Arsène Alexandre, illustrations par A. J. Bauer et G. W. Dijsselhof, Amsterdam, Scheltema & Holkema Boekhandel, 1897N'ayant pas eu accès à la première édition, tous nos renvois portent à cette édition parue en 1897.

[3] *Contes roumains*, traduction par Nicolae Iorga, illustrations par Nadia Boulouguigne, Paris, Éditions J. Gamber, 1927, p. 1.

[4] Viorica Nișcov confirme que les textes ont été publiés seulement en traduction française. *A fost de unde n-a fost. Basmul popular românesc*, București, Editura Humanitas, 1996, p. 32.

BDD-A5166 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:47 UTC)

« le thème [est présent, n. n.] dans le recueil de P. Ispiresco ». Il s'agit, en fait, d'une version de « Tinerețe fără bătrânețe şi viață fără moarte », ce pourquoi nous la retiendrons dans notre analyse, avec les réserves qu'impose toute réécriture.

Pendant une longue période, aucun traducteur francophone ne se penchera sur ce texte, puis, en 1979, paraissent – en Roumanie, cette fois-ci, chez le même éditeur et dans le cadre de la politique d'exportation littéraire vers l'Occident – deux autres versions françaises. La première est incluse dans un volume de contes d'auteurs traduits par l'écrivaine Annie Bentoiu[1], la deuxième dans un recueil de contes populaires traduits par l'universitaire Micaela Slăvescu[2]. Étant donné les contextes de parution quasi-identiques, il est logique de supposer que les différences entre les deux versions ont pour origine les subjectivités respectives des traductrices.[3]

En 1998, le conte qui nous occupe est retraduit par une universitaire, Rodica Baconsky, et publié en complément d'un travail critique en roumain[4]. La version française sert ici à apporter un nouvel éclairage sur le texte et à appuyer la vision scientifique étayée à travers cet ouvrage. Le public visé n'est pas général, mais spécialiste, probablement bilingue, donc susceptible de considérer la traduction avant tout comme un autre moyen de saisir le(s) sens de l'original. D'où de nouvelles contraintes, mais aussi de nouvelles libertés pour la traductrice qui parvient à accomplir sa tâche de donner un texte répondant aux exigences de l'érudit sans recourir aux « béquilles » représentées par la note.

Quelques années plus tard, en 2006, l'éventail des versions s'enrichit avec la première adaptation pour enfants, parue en France[5].

---

[1] Petre Ispirescu, *Contes roumains*, traduction, notes et repères par Annie Bentoiu, Bucarest, Editura Minerva, 1979.

[2] *Contes populaires roumains*, traduction par Micaela Slăvescu, préface par Vasile Nicolescu, Bucarest, Minerva, 1979. Rééditions (révisées et augmentées) qui incluent ce conte : *Contes roumains*, traduction par Micaela Slăvescu, Bucureşti, Cavallioti, 1994 et 2002.

[3] « L'analyse comparative d'un ensemble formé de (re)traductions *simultanées* ferait voir le *travail différentiel du sujet traduisant*. Dans la simultanéité, peut-être mieux que dans la succession, elle ferait émerger l'acte cognitif, l'acte de créativité du traducteur. » BRISSET, Annie, « Retraduire ou le corps changeant de la connaissance sur l'historicité de la traduction », in *Palimpsestes*, 2004, n°15, p : 64

[4] Mircea Muthu, Maria Muthu, *Făt-Frumos şi „vremea uitată"*, traduction du conte par Rodica Baconsky, Bucureşti, Libra, 1998.

[5] Petre Ispirescu, (d'après), *Contes des Fées et des Princesses d'Europe centrale*, traduction par Claude Leonardi et Adriana Botka, illustrations par Véronique Sabatier, coll. « Beaux mythes», Paris, De La Martinière Jeunesse, 2006.

BDD-A5166 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:47 UTC)

Ce volume mise sur le titre, l'introduction et les illustrations pour transmettre une certaine étrangéité, le texte français étant écrit – comme indiqué sur la couverture – « d'après Ispirescu. » D'où certains choix traductifs clairement destinés à offrir une lecture fluide, peu ou pas du tout dépaysante, à un enfant/adolescent plus friand d'aventure que d'exotisme.

Deux ans plus tard (en 2008), chez L'Harmattan, paraît une autre version roumaine, dans un volume réunissant des contes d'auteurs divers[1]. La présentation éditoriale semble suggérer qu'il s'agit d'une adaptation, puisque le nom de la traductrice, Codruta Topala, apparaît en haut de la couverture, comme si elle était l'auteure. Professeur de lettres dans une université française, elle a passé son enfance en Roumanie, donc son profil diffère de celui des traducteurs antérieurs. Le contexte éditorial – la collection « La légende des mondes » – indique clairement que le volume vise un public général en quête d'étrangéité, mais désireux aussi d'un texte cursif, qui ne soit pas surchargé de références opaques à une culture lointaine et trop peu connue.

Enfin, une édition trilingue est publiée en Roumanie l'année suivante (2009).[2] La traduction de Sanda Stolojan[3] – écrivaine, interprète, promotrice des littératures de l'Est à Paris – paraît dans un beau volume qui met en avant les illustrations de Ioan Iacob, pendant que le texte, présenté sur trois colonnes (roumain, français, anglais), nous semble relégué à une fonction avant tout informative. Le lecteur polyglotte peut confronter immédiatement la traduction française avec l'original roumain et avec la version anglaise. L'avantage en est qu'il peut éventuellement compenser les pertes, mais il y a aussi le désavantage d'une tendance, tout à fait naturelle, à la correction et à la comparaison.

Après avoir mis en évidence la diversité des contextes de parution, nous nous arrêterons aux textes mêmes, pour y déceler les exemples de cette richesse que nous évoquions au départ.

---

[1] Codruta Topala, *Fils des Larmes. Contes roumains*, couverture par Isabel Lavina, coll. « La Légende des mondes », Paris, L'Harmattan, 2008.

[2] Petre Ispirescu, *Tinerețe fără bătrânețe și viață fără de moarte. Jeunesse sans vieillesse et vie sans mort. Unageing Youth and Deathless Life*, traduction en français par Sanda Stolojan, traduction en anglais par Alistair Ian Blyth, illustrations par Ioan Iacob, Bucarest, Editura Humanitas, 2009.

[3] Nous ne savons pas si sa version a été préparée ayant en tête ce contexte éditorial précis, la traductrice étant décédée déjà depuis quatre ans au moment où paraît ce livre.

BDD-A5166 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:47 UTC)

La présence de l'Étranger

Pour faire ressortir la complémentarité de ces huit versions françaises du conte, nous avons conçu notre analyse sous l'angle de la présence de l'Étranger[1], en nous concentrant sur quelques aspects ponctuels susceptibles de nous révéler l'attitude profonde du traducteur envers ses deux « maîtres » que sont l'original et le public cible.

Incipit

Si d'habitude il se contente d'un simple « A fost odată ca niciodată, etc. » (dont l'équivalent culturel serait « Il était une fois »), Petre Ispirescu choisit pour « Tinerețe. fără bătrânețe şi viață fără moarte » une formule initiale traditionnelle très élaborée, qui ne fait semblant de « circonscrire » le temps du merveilleux et de conjurer l'auditoire à croire aux propos du conteur que pour mieux suggérer l'irréalité du récit. Comme les exemples ci-dessous le montrent, il y a chez tous les traducteurs un souci constant de garder les rimes et le rythme, aussi bien que de rendre l'esprit d'origine (en restituant cette entrée dans le monde de la féerie par le rappel de temps lointains et invraisemblables), parfois même au détriment de la lettre et au risque de « réveiller » l'auditoire par des informations prosaïques – mais combien pertinentes – en note de bas de page (voir la traduction d'Annie Bentoiu ci-dessous). Seule la version de Claudi Leonardi et de Adriana Botka, destinée à la jeunesse, fait partiellement appel à ce qui constituerait l'équivalent culturel de l'incipit roumain, tandis que Nicolae Iorga rend l'esprit de l'original, mais s'écarte de la forme et introduit une plus forte voix auctoriale.

Pour faciliter la comparaison et mettre en évidence la complémentarité des solutions trouvées et, par là même, les facettes multiples de la fidélité, nous avons mis en caractères gras les parties les plus intéressantes de la formule. Les italiques sont du fait des traducteurs.

> A fost odată ca niciodată; **că de n-ar fi, nu s-ar mai povesti**; de când făcea plopşorul pere şi răchita micşunele; de când se băteau urşii în coade; de când se luau de gât lupii cu mieii de se sărutau, înfrățindu-se; **de când se potcovea puricele la un picior cu nouăzeci**

[1] L'idée d'envisager une si grande diversité d'aspects, tous très connotés culturellement, sous le signe de la « présence de l'Étranger » plutôt que sous celui de « l'image de l'Étranger », comme nous envisagions à un certain stade de notre recherche, nous a été suggérée par la thèse de Cindy Lefebvre Scodeller, *La présence du traducteur*, thèse dirigée par Michel Ballard, soutenue le 18 novembre 2009 à l'Université d'Artois, Arras.

BDD-A5166 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:47 UTC)

și nouă de oca de fier și s-arunca în slava cerului de ne aducea povești; **De când se scria musca pe părete, Mai mincinos cine nu crede**.

A fost odată un împărat mare şi o împărătească […]

Pourtant une fois il fut, ce qui jamais n'arriva plus ; **et si ce n'était pas vrai on ne le raconterait pas**.

En ce temps-là, les peupliers produisaient des poires, les saules fleurissaient en violettes ; alors les ours se battaient les flancs de leur queue ; les loups et les agneaux s'embrassaient fraternellement ; **et puis, les puces, on les ferrait, à un pied, de nonante-neuf occas de fer, et cela ne les empêchait pas de sauter au firmament pour nous en rapporter des légendes** !

Il y avait une fois un Empereur et une Impératrice […] (William Ritter 1897 [1895] : 9-10)

Jadis quand le saule donnait des fleurs de giroflée et **la puce ferrée de quatre-vingt dix-neuf poids de fer volait jusqu'aux cieux et il lui semblait être encore trop légère**, il y avait un empereur et une impératrice. Je ne saurais vous dire dans quel pays, et quels étaient leurs noms. Si vous les apprenez, veuillez bien me les dire. Mais sans cela même je vous raconterai mon conte, qui est vrai comme la vérité. **S'il vous prenait l'envie de ne pas y croire, allez plutôt chercher vous-mêmes**. (Nicolae Iorga 1927 : 77)

II était une fois ; **car si cela n'avait été, on ne l'aurait jamais conté** ; au temps où les peupliers faisaient des noisettes, et les saules des violettes ; au temps où les ours se battaient à coups de queue ; au temps où les loups embrassaient les agneaux comme des frères ; **au temps où l'on ferrait les puces à raison de quatre-vingt-dix-neuf livres de fer à chaque patte, après quoi elles bondissaient tout en haut du ciel pour nous en rapporter des contes** ;

au temps où les mouches / signaient les parois, / qui point n'y croit / est plus menteur que moi, /

il était une fois un grand empereur et une impératrice.[1]

[1] Cette formule, ou une autre analogue, est prononcée par les conteurs oraux avant d'entamer le récit proprement dit, et fait pendant aux formules de clôture. Quant aux mots « il était une fois un roi et une reine », qui ouvrent les contes d'Europe occidentale, ils sont tout naturellement — si près de Constantinople, de Vienne et de St. Pétersbourg — remplacés par « il était une fois un empereur et une impératrice ». Souvent d'ailleurs, ces empereurs de fantaisie portent des blouses brodées, des bonnets d'agneau et s'expriment sur le ton le plus familier. (Annie Bentoiu 1979 : 7)

BDD-A5166 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:47 UTC)

Il était une fois, il était au temps jamais, **car si n'était, point ne conterais** ; du temps où le peuplier portait des noix et l'osier des fleurs de pois et que les ours balourds se battaient à coups de queue ; du temps où les loups et les moutons se tenaient par le menton et se donnaient la bise ; **où les puces sautaient, ferrées de quatre-vingt-dix-neuf livres de fer à chaque patte, et se perdaient dans le bleu du ciel pour en rapporter des contes**.

Du temps où les mouches signaient du doigt les parois, / Plus menteur que moi celui qui n'y croit !

Il était une fois un grand empereur et son impératrice […] (Micaela Slăvescu 1979 : 19)

Il était une fois, nul ne sait quand, **mais cela fut, sinon, qui le raconterait ?** Du temps où le peuplier portait des poires et sur le saule fleurissait la violette ; du temps où les ours se battaient avec leurs queues et les loups embrassaient fraternellement les agneaux ; du temps où l'on ferrait la puce de nonante-neuf livres de fer à chaque patte et elle sautait haut dans le ciel pour nous en rapporter des contes :

Du temps où les mouches gribouillaient là,
Grand menteur qui n'y croit pas.

Il était une fois un grand empereur et une impératrice […] (Rodica Baconsky 1998 : 79)

Il était une fois un roi – **si ce roi n'avait pas existé, pour sûr, je ne pourrais vous conter son histoire** – il était une fois, donc, un roi puissant et sa reine.

cela se passait il y a fort longtemps
lorsque les poules avaient des dents
Que les cochons parlaient et les chevaux volaient…

Il était une foi un puissant roi et sa reine […] (Claude Leonardi et Adriana Botka, 2006 : 72)

Il était une fois, **menteur qui point n'y croit**. Il était une fois, au temps jadis où les poires poussaient sur les peupliers et les violettes sur l'osier ; au temps où les ours se battaient à coups de queues et les loups embrassaient les moutons comme des frères ; **au temps où la puce ferrée de quatre-vingt-dix-neuf livres à chaque patte sautait jusqu'au ciel, d'où elle nous revenait chargée de contes** et ***où la mouche savait écrire son nom sur les murs***. En ce temps-là il y avait un roi et une reine […] (Sanda Stolojan 2009 : 5)

Toutes les versions annoncent donc un certain dépaysement dès le début. Le lecteur est averti de cette manière – dans une mesure plus

BDD-A5166 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:47 UTC)

ou moins grande – qu'il pénétrera dans un monde non seulement féerique, mais aussi étrange, sinon carrément étranger.

Culturèmes

C'est aux dénominations de quatre personnages que nous nous sommes arrêtée pour mettre en évidence le rapport à l'Étranger, considérant que leur diversité et les difficultés qu'elles posent en font de bonnes illustrations de nos propos.

Făt-Frumos est le héros typique des contes roumains, mais, malgré les traductions nombreuses du roumain, son nom n'a pas encore d'équivalent consacré en français. Probablement parce qu'il est difficile de le rendre dans toute sa complexité[1]. Par contre, il nous semble que la somme des solutions proposées dans les versions de « Tinerețe fără bătrânețe şi viață fără moarte » donne une image assez complète du sens, de la forme et de la sonorité de l'original :

> Fet Frumos (William Ritter [1895] 1897) ; le Prince Beau, le Prince charmant[2] (Nicolae Iorga 1927) ; Beau-Vaillant (Annie Bentoiu 1979) ; Beau-Vaillant (Micaela Slăvescu 1979) ; le Prince Charmant (Rodica Baconsky 1998) ; Prince Charmant (Claudy Leonardi, Adriana Botka 2006) ; Bel-Enfant (Codruta Topala 2008) ; le Prince Charmant (Sanda Stolojan 2009)

La phrase « El o să fie Făt-Frumos şi drăgăstos [...] » [Il sera un Enfant-Beau et attachant] est un son tour approchée de manières différentes, chacune d'entre elles nous faisant découvrir le sens et le jeu de mots sous un nouvel angle :

---

[1] Pour une analyse détaillée de cette dénomination, voir Alina Pelea, « Analyse des personnages de contes comme culturèmes et unités de traduction », in *Translationes*, n°1, 2009, pp. 107-108.

[2] Il nous paraît intéressant de reprendre ici la comparaison que fait Lucile Kitzo entre le héros roumain et le Prince Charmant des contes français : « Fêt-Frumos surpasse son rival français, le prince Charmant, par les dons extraordinaires que lui a attribués l'imagination orientale. Sans doute, le Fêt-Frumos français est 'beau, bien fait, aimable, spirituel et vaillant', mais ses prouesses sont loin d'égaler celles du prince Charmant roumain. Le premier, tel que nous le présentent Perrault, Mme d'Aulnoy, Mme Leprince de Beaumont, par exemple, porte la perruque et les canons de dentelles des jeunes et brillants seigneurs de la cour de Louis XIV ; le second, qui lance sa masse d'armes à une journée de marche, est plus fruste, moins fade aussi. Il n'est même pas toujours né dans un palais ; […] même 'Charmant' est plutôt un qualificatif qu'un nom propre, - Fêt-Frumos cette création du génie anonyme carpatho-danubien, restera 'Beau-Garçon', 'Bel-Enfant' tout court. » « Préface », in *La Veillée. Douze contes traduits du roumain*, traduction par Jules Brun, préface par Lucile Kitzo, Paris, Firmin-Didot et Cie éditeurs, 1898, pp. XV-XVI.

BDD-A5166 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:47 UTC)

> […] il sera de toute beauté et très aimant […] (William Ritter [1895] 1897 : 11) ; […] il sera si beau qu'il n'aura pas d'autre nom que celui de sa beauté. (Nicolae Iorga 1927 : 77) ; Il sera Beau-Vaillant au cœur tendre […] (Annie Bentoiu 1979 : 8) ; Ce sera un Beau-Vaillant, et fort aimant […] (Micaela Slăvescu 1979 : 20) ; Ce sera un prince charmant et tendre […] (Rodica Baconsky 1998 : 80) ; Ce sera un vrai prince charmant, extraordinairement beau. (Claudy Leonardi, Adriana Botka 2006 : 72) ; Il sera beau beau et plein de tendresse […] (Codruta Topala 2008 : 8) ; Il sera prince aimable et charmant (Sanda Stolojan 2009 : 6)

Le terme *Gheonoaia* (dénomination populaire pour *pic*, mais aussi pour *femme méchante*) désigne un monstre de genre féminin. En dehors de ce caractère méchant et de son aspect que l'on devine effrayant, il n'y a rien qui définisse le personnage, ce qui explique que la plupart des traducteurs exploitent le sens premier, ornithologique, du terme, certains d'entre eux en recourant à des compléments d'information pour détailler « l'image » du monstre. William Ritter (1897 [1895] : 20) parle d'une *stryge-pivert*, puis de *pivert* ; Nicolae Iorga (1927 : 80) préfère parler de la *femme du Pic*, ce qui déjà donne une certaine idée d'un être mi-humain, mi-animal. Micaela Slăvescu (1979 : 23) utilise *Pie-grièche*, solution peut-être un peu maladroite, car ce nom n'a aucune autre connotation négative en dehors de celle de « bavard », qui ne couvre que partiellement celui de *gheonoaie*. Annie Bentoiu (1979 : 11), par contre, trouve la solution *Sorcière Épeiche*, qui restitue et l'apparence et le caractère du personnage. Dans sa traduction illustrant et complétant une exégèse du conte, Rodica Baconsky (1998 : 82) s'écarte du sens premier du mot roumain et propose *Harpie*, ce qui donne une idée des origines lointaines du personnage. Claudy Leonardi, Adriana Botka effacent tout caractère exotique au personnage, mais insistent sur sa cruauté : *la cruelle sorcière* (2006 : 85), tandis que Codruta Topala met en évidence la méchanceté et le caractère animal : *une pie maudite* (2008 : 11). Sanda Stolojan (2009 : 16) recourt à la paraphrase, « mégère qui a l'apparence d'un pivert », pour continuer avec la dénomination *Mégère*.

Les solutions trouvées pour désigner le personnage *Scorpie* (dénomination populaire pour *scorpion*, mais aussi pour « femme méchante »[1]) montrent la cohérence de la stratégie de chacun des traducteurs :

[1] La traduction roumaine consacrée du titre de la pièce de Shakespeare *The Taming of the Shrew* est justement *Îmblânzirea scorpiei*. Dans la culture roumaine, la pièce citée

BDD-A5166 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:47 UTC)

scorpionne (William Ritter 1897 [1895] : 25) ; *Serpente de la forêt* (Nicolae Iorga 1927 : 81) ; *Sorcière Scorpion* (Annie Bentoiu 1979 : 13) ; *Scorpionne* (Micaela Slăvescu 1979 : 25) ; *Dragonne* (Rodica Baconsky 1998 : 83) ; le scorpion (Claudy Leonardi, Adriana Botka 2006 : 85) ; une harpie (Codruta Topala 2008 : 13) ; *Hydre* (Sanda Stolojan 2009 : 22)

Quelques mots sur un autre personnage, récurrent dans les contes roumain, le *cal năzdrăvan*, cheval ailé qui, par sa sagesse et sa force, aide toujours son maître à surmonter les obstacles les plus difficiles. L'adjectif *năzdrăvan*, utilisé dans d'autres contextes aussi, a un sens complexe : magique, (pour un animal ou un objet) ayant la capacité de parler, ayant le pouvoir d'anticiper l'avenir, intelligent.

La complémentarité des versions françaises du conte est particulièrement visible dans les solutions trouvées pour la dénomination du *cal năzdrăvan* :

Să-ți trăiască calul [...] ca un năzdrăvan ce este [...]

Vive ton cheval […] comme un *Nazdravan*, comme un magicien qu'il est […](William Ritter 1897 [1895] : 22-23); Ton cheval t'a donné une victoire […](Nicolae Iorga 1927 : 80), cheval miraculeux de son destin […](Nicolae Iorga 1927 : 79); Longue vie à ton cheval […] car c'est un cheval fée […] (Annie Bentoiu 1979 : 12) ; […] c'est sûrement un cheval enchanté […] (Micaela Slăvescu 1979 : 24) ; Vive ton sorcier de cheval […] (Rodica Baconsky 1998 : 83) ; Tu peux remercier ton cheval ailé […] (Claudy Leonardi, Adriana Botka 2006 : 89) ; Ton destrier […] (Codruta Topala 2008 : 13) ; Bravo pour ton cheval […] il est doué d'un pouvoir magique (Sanda Stolojan 2009 : 22)

Il nous a paru également intéressant de regarder les solutions trouvées pour rendre le syntagme *vreme uitată* [temps oublié], qui réunit de manière si poétique les dimensions objective et subjective du temps qui passe.

Petrecu acolo vreme uitată, fără a prinde de veste, fiindcă rămăsese tot aşa de tânăr, ca şi când venise.

[…] Il vécut là, ne s'apercevant pas, un temps incompté, un temps immémorial, un temps oublié... […] (William Ritter 1897 [1895] : 22-23); — […](Nicolae Iorga 1927) ; Il passa […] un temps sans

et le conte d'Ispirescu sont d'ailleurs les deux textes les plus connus contenant cette dénomination.

BDD-A5166 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:47 UTC)

mémoire […] (Annie Bentoiu 1979 : 16) ; Il vécut ainsi, temps perdu, temps oublié, insouciant […](Micaela Slăvescu 1979 : 28) ; Il s'oubliait là, sans s'en rendre compte.(Rodica Baconsky 1998 : 86); Le jeune prince était là depuis fort longtemps, depuis si longtemps qu'on ne pourrait compter les années […] (Claudy Leonardi, Adriana Botka 2006 : 90) ; Le prince y passa d'innombrables jours hors du temps […](Codruta Topala 2008 : 16) ; Il y vécut un temps oublié […] (Sanda Stolojan 2009 : 33)

On ne saurait aborder les points sensibles de ce conte, sans nous arrêter sur un mot réputé intraduisible, véritable pierre d'achoppement pour le traducteur. Sentiment consomptif, le *dor* peut également être approximé par le français « vague à l'âme » ou le portugais *saudade*. Les traducteurs du conte l'envisagent de manières différentes et c'est peut-être là plus qu'ailleurs que la complémentarité des traductions d'un même texte s'avère utile. Puisque aucune version ne peut parvenir à donner un équivalent suffisamment complexe, c'est de la somme des solutions proposées que le lecteur francophone pourra déduire le contenu de ce concept et s'informer sur sa forme, si douce à l'oreille. Les exemples sont plus parlants à cet égard que tout commentaire :

1. Deodată îl apucă un **dor** de tată-său şi de mumă-sa.
2. [...] mă topesc d-a-n picioarele de **dorul** părinţilor mei. [...]
3. Toate rugăciunile [...] n-au fost în stare să-i potolească **dorul** care-l usca pe de-a-ntregul.

William Ritter (1897 [1895]) :
1. […] il se sent tout à coup saisi du ***dor*** infini, de l'infini désir de revoir son père et sa mère. (36)
2. […] je me consume du ***dor*** de mes parents ! […] (*ibid*.)
3. Mais rien ne put dissiper son ***dor*** […] Rien ne put chasser son ***dor***, le ***dor*** dont il dépérissait. (37)

Nicolae Iorga (1921)
1. […] les plaintes infinies des douleurs inconnues, qui ne parlent pas dans ce monde, s'élevèrent tellement fortes autour de lui qu'il crut que son cœur même se brisera. (83)
2. –
3. […] toutes les douleurs qu'il avait oubliées s'unirent à son désir du lieu de sa naissance, au souvenir de ses parents, pour lui faire désirer de partir.

Annie Bentoiu

BDD-A5166 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:47 UTC)

1. […] il fut empoigné par le **désir** de revoir son père et sa mère. (16)
2. […] je me meurs du **désir** de revoir mes parents […] (*ibid*.)
3. Toutes les prières […] ne purent point apaiser son **violent désir** de revoir ses parents. (16-17)

Micaela Slăvescu (1979)

1. […] il se sentit pris d'un **terrible désir** de revoir son père et sa mère. (28)
2. […] je fonds sur pieds du **désir** de revoir mes parents […]. (*ibid*.)
3. Toutes les prières […] furent impuissantes à éteindre le **brûlant désir** qui l'avait saisi […]. (29)

Rodica Baconsky

1. […] il se mit à **languir** en pensant à son père et à sa mère. (86)
2. […] je **dépéris** maintenant **de l'envie** de revoir mes parents. (86)
3. Mais les prières […] ne purent **éteindre son désir** de revoir ses parents. (86-87)

Codruta Topala (2008)

1. […] soudain il fut accablé par le souvenir de ses parents et par le besoin de les revoir. (17)
2. […] le souvenir de mes parents me hante sans cesse […] (17)
3. Toutes les prières […] ne purent rien contre le désir de rentrer dans son royaume qui lui brûlait le cœur. (17)

Botka

1. Prince Charmant […] eut brutalement envie de les [ses parents] revoir. (102)
2. […] je brûle du désir de revoir mes chers parents. (103)
3. […] Prince Charmant, rongé par la nostalgie, dépérissait.

Sanda Stolojan (2009)

1. Subitement, il fut pris d'un **grand désir** de revoir son père et sa mère. (36)
2. [...] je me meurs du **désir** de revoir mes parents. (*ibid*.)
3. Mais toutes leurs prières […] ne firent rien pour le guérir du **désir** de revoir ses parents. (37)

Avant de finir cette brève incursion dans la tradusphère française de « Tinerețe… », il convient de souligner le caractère particulier de la première traduction, celle de William Ritter. Son rôle est son doute de faire découvrir le texte au public étranger, de stimuler l'appétit de ce dernier pour la littérature de l'Est. Il est intéressant de constater que c'est, de loin, la version la plus étrangéisante. Ce n'est qu'ici, par exemple, que nous trouvons des *reports*, leurs sens étant éclairés par le contexte ou par des paraphrases.

BDD-A5166 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:47 UTC)

> […] les puces, on les ferrait, à un pied, de nonante-neuf occas de fer (10) ; […] l'Empereur se trouvait justement à table avec tous les boyards et serviteurs de l'Empire, *faisant un kief*[1] (15) ; l'Empereur […] lui ordonna d'ouvrir le « *tron* », les grandes caisses aux habits […] (17-18) ; Vive ton cheval […] comme un *Nazdravan*, comme un magicien qu'il est […] (22-23) ; […] *doamna*, châtelaine et princesse du palais[…] (31) ; saisi du *dor* infini (36) ; je me consume du *dor* de mes parents ! (36) ; rien ne put dissiper son *dor* […] Rien ne put chasser son *dor*, le *dor* dont il dépérissait. (37)

Aucune note ou préface ne facilite la prononciation de ces mots, ce qui fait que l'effet « exotique » est garanti. Est-ce ce que l'on attendait à l'époque d'une telle traduction ? Est-ce que cette version a eu l'effet escompté ? Quel a été l'impact de ces reports sur les lecteurs ? Nous ne connaissons pas, pour l'instant, les réponses à ces questions, mais elles permettraient sans doute une meilleure compréhension du rôle des traductions-introductions, du rapport à l'Étranger du public francophone à la fin du XIX^{e} siècle, aussi bien que du pourquoi des retraductions.

Cette première version française du conte mise donc sur l'étrangéité (renforcée par la touche orientale des illustrations), les autres venant la compléter par un effet de cumulation de leurs solutions plutôt explicatives, voire carrément acclimatantes.

Conclusions

Les exemples que nous avons présentés ne sont pas nombreux, le cadre d'un seul article ne nous permettant pas de reprendre tous les éléments de ce conte qui auraient été intéressants à mettre en évidence. Nous espérons pourtant avoir fait ressortir la complémentarité des retraductions retenues et la richesse de la tradusphère qu'elles constituent. Chacune d'entre elles prend le relais des versions antérieures, va un peu plus loin et s'appuie sur elles, ne serait-ce qu'en évitant leurs erreurs plus ou moins subjectives, leurs partis pris plus ou moins justifiables, leurs égarements.

Nous ne connaissons pas les motivations des traducteurs qui les ont entreprises. Désaccord avec les versions antérieures ? Volonté de faire mieux ? Volonté d'imposer *sa* vision ? Contraintes éditoriales

[1] Le sens est ici quelque peu différent du sens consacré en français (à remarquer la connotation orientale), car il signifie « fête ». Par contre, Le *Petit Robert* le définit ainsi : « Repos absolu au milieu du jour, chez les Turcs. État de béatitude. »

BDD-A5166 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:47 UTC)

diverses ? Il serait sans doute intéressant de le savoir, mais, finalement, ce sont des aspects moins importants pour le lecteur. Lui, il a la chance de pouvoir « regarder » l'original à travers des verres qui, même teintés de la subjectivité du traducteur, lui permettent de faire un pas de plus vers la « vérité », multiple elle aussi, du texte source. L'utilité n'est pas moindre pour celui qui a accès à la langue d'origine aussi, car lire la traduction d'un autre c'est approfondir sa propre compréhension. Ce privilège n'est malheureusement pas à la portée de tous, car peu de circonstances autres que la recherche traductologique favorisent l'accès à la tradusphère d'un texte et, d'ailleurs, peu nombreux sont ceux qui, non traductologues, en soupçonnent la richesse, voire même l'existence. Les retraductions sont pourtant là, un trésor qui attend d'être découvert.

Bibliographie :

**** (1979) : *Contes populaires roumains*, traduction par Micaela Slăvescu, préface par Vasile Nicolescu, Bucarest, Minerva.

**** (1927) : *Contes roumains*, traduction par Nicolae Iorga, illustrations par Nadia Boulouguigne, Paris, Éditions J. Gamber.

**** (1898) : *La Veillée. Douze contes traduits du roumain*, traduction par Jules Brun, introduction par Lucile Kitzo, Paris, Firmin-Didot et Cie éditeurs,

BALLARD, Michel (2008) : « Textures », in *Atelier de traduction*, n° 10, pp. 203-221.

BALLARD, Michel (2009) : « La traductologie comme révélateur », in BALLARD, Michel, (éd.), *Traductologie et enseignement à l'Université*, Arras, Artois Presses Université, coll. « Traductologie », pp. 91-112.

BARTHOUIL-IONESCU, Ilinca (1980) : « Éléments pour une stylistique de la traduction », in *Analele ştiinţifice ale Universităţii « Al. I. Cuza »*, secţiunea III, tomul XXVI, pp. 63-70.

BRISSET, Annie (2004) : « Retraduire ou le corps changeant de la connaissance sur l'historicité de la traduction », in *Palimpsestes*, n° 15, pp. 39-67.

ISPIRESCU, Petre (2009) : *Tinereţe fără bătrâneţe şi viaţă fără de moarte. Jeunesse sans vieillesse et vie sans mort. Unageing Youth and Deathless Life*, traduction en français par Sanda Stolojan, traduction en anglais par Alistair Ian Blyth, illustrations par Ioan Iacob, Bucureşti, Editura Humanitas.

ISPIRESCU, Petre (2006) : *Contes des Fées et des Princesses d'Europe centrale*, traduction par Claude Leonardi et Adriana Botka,

BDD-A5166 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:47 UTC)

illustrations par Véronique Sabatier, Paris, De La Martinière Jeunesse, coll. « Beaux mythes».

ISPIRESCU, Petre (1979) : *Contes roumains*, traduction, notes et repères par Annie Bentoiu, Bucarest, Editura Minerva.

ISPIRESCU, Petre [1895] (1897) : *La Jeunesse inaltérable et la vie éternelle. Conte populaire traduit littéralement du roumain*, traduction par William Ritter, préface par Arsène Alexandre, illustrations par A. J. Bauer et G. W. Dijsselhof, Amsterdam, Scheltema & Holkema Boekhandel, coll. « Bibliothèque du livre des légendes ».

LEFEBVRE SCODELLER, Cindy (2009) : *La présence du traducteur*, thèse dirigée par Michel Ballard, Université d'Artois, Arras.

MUTHU, Mircea, MUTHU, Maria (1998) : *Făt-Frumos şi „vremea uitată”*, traduction du conte par Rodica Baconsky, Bucureşti, Libra, 90 p.

NIŞCOV, Viorica (1996) : *A fost de unde n-a fost. Basmul popular românesc*, Bucureşti, Editura Humanitas.

NOICA, Constatin, *Sentimentul românesc al ființei*, Bucureşti, Humanitas, 1996.

PELEA, Alina (2009) : « Analyse des personnages de contes comme culturèmes et unités de traduction », in *Translationes*, n°1, pp. 97-117.

ŞĂINEANU, Lazăr [1895] (1978) : *Basmele române în comparațiune cu legendele antice clasice şi în legătură cu basmele popoarelor învecinate şi ale tuturor popoarelor romanice*, Bucureşti, Editura Minerva.

TOPALA, Codruta (2008) : *Fils des Larmes. Contes roumains*, couverture par Isabel Lavina, coll. « La Légende des mondes », Paris, L'Harmattan.

VIDA, *Raluca* (2008) : *La Retraduction : entre fidélité et innovation*, thèse dirigée par Rodica Pop et Michel Ballard, Université Babeş-Bolyai et Université d'Artois, Cluj-Napoca, Arras.

WALL, Geoffrey (2004): « Flaubert's voice : retranslating Madame Bovary », in *Palimpsestes*, n° 15, pp. 93-98.

BDD-A5166 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:47 UTC)